

INDOCHINE : LE COUP DE FORCE JAPONAIS DU 9 MARS 1945

LES COMBATS DE LANGSON



Avant d'évoquer la conduite héroïque du médecin commandant Clerc dans les combats de Langson et durant la captivité qui a suivi, il a paru utile de rappeler, par des récits et des témoignages de rescapés, les conditions et les circonstances de cette tragédie indochinoise qui causa, en mars 1945 ainsi que dans les semaines et les mois qui suivirent, la mort d'au moins 7000 Français et Indochinois.

Le contexte politico – militaire de mars 1945

Pour situer les faits, rappelons que nous sommes à la fin de la Seconde Guerre mondiale qui oppose, dans le Pacifique, les Alliés à l'Empire du Soleil Levant et que, depuis septembre 1940, les forces japonaises (8 000 hommes initialement, 25 000 ensuite, 65 000 en mars 1945) occupent l'Indochine française et s'en servent comme base de départ pour leurs attaques contre la progression des forces alliées dans le Pacifique Nord.

Nommé par le Gouvernement de Vichy, le gouverneur général, l'amiral Decoux, s'est efforcé, en dépit des vicissitudes politiques et militaires, de conserver à la France la "Perle de l'Empire", au prix d'un minimum de concessions à l'occupant. Il "tient" en effet l'ensemble de l'Indochine (740 000 km²), depuis plus de quatre ans, avec 15 000 hommes dont 12 000 marsouins, légionnaires et tirailleurs indochinois.

Mais la fin prochaine de la guerre sur le front occidental et la progression des forces alliées dans le Pacifique durcissent le pouvoir impérial et le commandement nippon de Chine du sud qui ne peuvent tolérer la perspective d'un retournement de situation en Indochine et, partant, une

menace sur leurs arrières. Les 9 et 10 mars, les Japonais attaquent par surprise toutes les garnisons françaises auprès desquelles elles sont localisées, au Tonkin, en Annam, en Cochinchine, au Laos et au Cambodge. Pour prendre le contrôle politique et militaire du territoire, ils vont éliminer, avec la plus extrême brutalité et au mépris des conventions internationales, toute forme d'autorité française et faciliter, par là, l'action future du Viet Minh.¹

Témoignages sur les attaques japonaises dans la Province de Langson (9 – 13 mars 1945)

L'attaque contre la garnison de Langson.

"C'est à Langson, verrou de la porte de Chine, que le courage des Français et la cruauté des Japonais atteignent des sommets. L'état-major nippon tend un traquenard en invitant à dîner les autorités civiles et militaires le 9 mars à 18h30. Le général Lemonnier – qui commande la 3^{ème} brigade de la division du Tonkin et dispose à Langson d'un peu plus de 1 200 hommes –, décline l'invitation. Mais, pour éviter tout incident diplomatique, il autorise le résident général Auphelle, le colonel Robert commandant la garnison

et ses adjoints, le lieutenant-colonel Amiguet et le chef de bataillon Leroy, à s'y rendre. Au cours du repas – il est 20h00 –, le commandant d'armes japonais annonce au colonel Robert que la garnison française sera attaquée à 21h00 et lui demande de donner l'ordre de non-résistance ; le colonel refuse ; les invités sont faits prisonniers. Amiguet et Leroy sont abattus.

Au même moment, 8 à 10 000 soldats japonais attaquent les positions de la citadelle et des forts Galliéni, Négrier et Brière de l'Isle. La résistance acharnée qui leur est opposée, à un contre dix, permet aux troupes françaises de tenir toute la nuit et une bonne partie du lendemain, voire au-delà. Exaspérés par les lourdes pertes subies (huit cents morts), les Japonais tentent d'extorquer au général Lemonnier, fait prisonnier le 10 mars dans la soirée, un ordre de reddition. Devant son refus, il est conduit, avec le résident Auphelle, à proximité de Langson, dans les grottes de Ky Lua où ils seront décapités. Le colonel Robert subira le même sort un peu plus tard. A l'issue des combats, les Japonais exécuteront sauvagement les prisonniers, à l'exception d'une centaine de grands blessés jalousement protégés par le médecin commandant Clerc."

© Droits réservés



Le lieutenant Chomette en 1948.

À la citadelle, la résistance “jusqu’à la dernière cartouche” aura duré une vingtaine d’heures et coûté, du côté français, cent vingt tués et cent quarante blessés graves hospitalisés et de nombreux autres blessés. Les 11, 12 et 13 mars, quatre cent soixante rescapés et blessés - qui peuvent tenir debout - sont amenés au bord d’une tranchée ou de la rivière Song-Ky-Cong et décapités au sabre ou à la hache, mitraillés, embrochés à la baïonnette et achevés à coups de pioche. Au total, entre le 9 et le 13 mars 1945, 1 128 soldats français et indochinois sont morts dans l’affaire de Lang Son.

Langson : la résistance du sous-lieutenant Chomette au fort Brière de l’Isle

“Le 9 mars 1945, coup de force japonais contre les garnisons françaises d’Indochine. Le sous-lieutenant Louis Chomette anime la résistance du fort, son chef ayant été mis hors de combat dès le début de l’attaque. Le fort est

assailli avec des moyens importants par les troupes japonaises disposant d’artillerie et d’aviation. Le dimanche 11 mars, en fin de journée, le fort succombe sous le nombre.

Le sous-lieutenant Chomette est saisi avec les derniers défenseurs valides. Les Européens sont attachés, adossés à l’ouvrage puis balayés par des rafales d’armes automatiques. Leurs assaillants les achèvent alors, un à un, à l’arme blanche, et les corps sont jetés dans le ravin bordant le fort. Dans la nuit, Louis Chomette et deux soldats, tous trois grièvement blessés, parviennent à s’extraire du charnier et à atteindre l’infirmerie de Langson. Captif des Japonais, Louis Chomette sera détenu au “camp de la mort lente” d’Hoa Binh jusqu’en septembre 1945”.

Dong-Dang, au nord-ouest de Langson : la résistance du capitaine Anosse et de ses tirailleurs tonkinois

“À Dong-Dang, poste clé de la frontière du Tonkin, durant deux jours et trois nuits, les cent cinquante hommes du capitaine Anosse (3^{ème} Régiment de Tirailleurs Tonkinois) brisent l’une après l’autre toutes les vagues d’assaut japonaises. La garnison décimée, munitions épuisées, cesse le feu le 12 mars au matin. Les Nippons ont perdu un millier d’hommes. Le général japonais félicite le capitaine Anosse pour son courage, l’assomme d’un violent coup de crosse sur la nuque et l’achève d’une balle qui lui fait éclater la tête. Les cinquante cinq survivants du poste – dont quarante Indochinois – sont ensuite décapités au sabre ou éviscérés à la baïonnette. Les mêmes tueries sauvages se répéteront à Hagiang et Hongay.”

Grottes de Ky-Lua, banlieue de Langson : l’exécution du général Lemonnier, du résident Auphelle et du caporal-chef Tsakiropoulos (5^{ème} REI)

“Avec quelques prisonniers, dont le général Lemonnier et le résident général Auphelle, nous avons été amenés à Ky-Lua, près d’un rocher en forme de menhir au pied duquel une fosse était creusée. Un caporal-chef de la Légion, couvert de pansements, était là.

L’officier japonais qui commandait le fit mettre à genoux au bord de la fosse et demanda au général de signer l’acte de reddition générale. À son refus, le sabre s’abattit sur la nuque du caporal-chef et le corps décapité (fut) poussé dans la fosse.

Ce fut ensuite le tour du résident général (vêtu d’un costume gris pied-de-poule), la même question étant posée au général. Au nouveau refus de celui-ci, le sabre s’abattit et le corps décapité (fut) poussé dans la fosse.

Le général fut alors agenouillé près de la fosse et, à son refus réitéré, décapité dans les mêmes conditions.

Je recommençai à respirer lorsque je vis jeter les premières pelletées de terre sur les corps.”

Récit écrit sur la page de garde du roman “Les Liaisons dangereuses” du médecin lieutenant indochinois Luong du 4^{ème} RAC et qui servit au lieutenant Jacques Meunier (9^{ème} DIC/EM/1^{er} bureau), en novembre 1946, à repérer les charniers et sépultures de Langson; le lieutenant Meunier situe les exécutions le 12 ou le 13 mars 1945.

Général Armel Le Port



¹ Sur l’évaluation de la situation politique en Indochine en 1945, voir également les ouvrages “L’aveuglement, De Gaulle face à l’Indochine” de Pierre Quatrepoint et “L’Indochine face au Japon 1940-1945” de Philippe Grandjean dont il a été rendu compte dans les AOB 339 et 344.

Le 9 mars 2005, place du Carrousel à Paris, s'est tenue une cérémonie commémorative du 60^{ème} anniversaire du coup de force japonais, sous la présidence de Monsieur Mékachera, ministre délégué aux anciens combattants. Évocation de ce drame par deux enfants de rescapés français et indochinois.

“Qui sont ces hommes pour lesquels nous sommes réunis aujourd’hui ?”

Plus de 7 000 soldats, dont 2 651 Français et au moins 5 000 Indochinois, militaires des trois armées et de la gendarmerie, ont trouvé la mort sur le sol indochinois le soir du 9 mars et dans les jours qui ont suivi, sans compter nombre de civils européens et autochtones.

“Pourquoi ont-ils accepté de mourir ?”

Pour l'honneur, pour leurs familles, pour nous, pour leur pays, la France, pour l'Indochine, ce pays qu'ils avaient appris à aimer.

“Contre qui se sont-ils battus ?”

Contre 65 000 Japonais et supplétifs coréens et mandchous qui attaquèrent par surprise les citadelles et points de défense français.

“Dans quel état d'esprit étaient ces Français ?”

Présents en Indochine depuis des années, ils aiment profondément ce pays. Beaucoup y ont fondé leur famille et ils savent que, si la guerre éclate, l'issue est inexorable et que leurs femmes et leurs enfants seront les premiers otages de l'ennemi. Par ailleurs, les soldats français sont équipés d'un matériel ancien et souvent démodé.

“Que s'est-il passé ?”

Le Japon, en repli sur la plupart des fronts depuis 1944, ne peut accepter que se maintienne dans sa sphère d'influence un îlot de résistance, l'Indochine française. Un ultimatum de principe est adressé le 9 mars à 20h00 au gouverneur général, l'Amiral Decoux, qui le rejette.

L'offensive est lancée contre les forces françaises dans toute la péninsule, au Tonkin, mais aussi en Annam, en Cochinchine, au Cambodge et au Laos :

A Hanoï, la citadelle livre un combat acharné qui se termine le lendemain après-midi, faute de munitions. 50 % des effectifs sont morts ou blessés.

A Langson, bien qu'attaquant à près de 10 contre 1, les Japonais perdent 800 hommes, mais ils submergent la garnison à bout de munitions le 10 mars dans la soirée et font prisonnier le général Lemonnier qui commande la brigade. Refusant de signer l'ordre de reddition, le général est décapité. 460 rescapés et blessés seront exécutés les 11, 12 et 13 mars.

A Dong Dang, poste-clé du Tonkin rattaché à Langson, les 150 hommes du capitaine Anosse brisent toutes les vagues d'assaut japonaises jusqu'à épuisement des munitions.

A Hué, les affrontements se poursuivent jusque dans la journée du 10 mars ; une bonne partie des combattants parvient toutefois à gagner l'arrière-pays.

En Cochinchine, une multitude de combats isolés est livrée dans les garnisons et dans la brousse, comme à Thudaumot où le bataillon Molard combat jusqu'au dernier homme.

Dans le même temps, la colonne Sabattier – Alessandri, constituée de 5 000 hommes (5^{ème} REI, 1^{er} et 4^{ème} RTT) réussit à se replier vers la Chine en menant un combat retardateur de 57 jours contre les unités japonaises lancées à leur poursuite.

“Et les prisonniers ?”

Les Français d'Indochine sont soit astreints à résidence soit regroupés dans des camps, certains jusqu'au début de 1946, en dépit de la capitulation japonaise du 2 septembre 1945. Les résistants et les agents de renseignement sont gardés par la gendarmerie japonaise ; beaucoup n'y survivront pas. Les 4 000 militaires et civils pris les armes à la main sont internés dans des camps, notamment au “camp de la mort lente” d'Hoa Binh où ils sont soumis aux travaux forcés.

De nombreux partisans indochinois sont également fusillés, de même que sont massacrées les populations qui ont aidé les groupes d'action ou les troupes en retraite.

“Souvenons-nous ?”

La plupart de ceux qui sont présents aujourd'hui ont vécu ces événements. Ils se tournent maintenant vers les générations suivantes auxquelles ils demandent d'épargner une seconde mort à leurs frères d'armes, celle de l'oubli.

(Témoignage reçu de Mme d'Hers-Bézer, Présidente de “Citadelles et Maquis d'Indochine 1939-1945”).

Général Armel Le Port



Plaque commémorative de la Place du Carrousel

HÉROS DE LANGSON

GEORGES CLERC, MÉDECIN DE LA COLONIALE



La Promotion 2003 de l'École du Service de Santé des Armées de Bordeaux a pris pour parrain, le 2 avril 2005, un grand médecin des troupes coloniales et des troupes de marine : le médecin général Georges CLERC.

“Une soixantaine de grands blessés hospitalisés sera miraculeusement préservée grâce au courage magnifique et à la fermeté inébranlable du médecin commandant Clerc, seul, face aux Japonais qui ne voulaient laisser aucune trace de leurs crimes.”

En deux lignes sobres en bas de page, l'Ephéméride des Troupes de Marine relate ainsi l'un des faits d'armes remarquables de cette tragédie que fut le coup de force japonais contre les garnisons françaises d'Indochine, entre le 9 et le 13 mars 1945. L'épisode, où se détacha la haute figure du médecin commandant Clerc se situe à Langson, à la frontière de Chine ; pour lui, l'épreuve va durer cent jours !

Le médecin commandant Clerc : un homme et un médecin de caractère

Catalan originaire de Saillagouse en Cerdagne (Pyrénées-Orientales) où il est né en 1904, il est admis à “Santé Navale” de Bordeaux en 1926. De 1931 à 1940, il sert successivement en Indochine, en Chine, en Syrie et en France sur le front de Champagne où, en mai 1940, il est blessé, fait prisonnier, s'évade et gagne Perpignan à pied, au terme d'un périple de plus de 1000 kilomètres. Réaffecté en Indochine fin 1940, il tente de rejoindre la France Libre à l'escale de Singapour ; il en est empêché par les Anglais. En mars 1945, il est médecin-chef de la Province et de la garnison de Langson.

Témoignage du colonel Vernières, alors capitaine au 3^{ème} RTT : “Très catalan avec un reste d'accent rocaillieux et un physique de 3^{ème} ligne aile, réunissant puissance et agilité, élégant dans sa tenue, il régnait sur ses deux hôpitaux où son personnel appréciait sa valeur professionnelle. Terreur des tire aux flancs que ses éclats de voix refoulaient sans appel, il apportait un soin infini au maintien de l'état sanitaire de la troupe, intercédant à plusieurs reprises auprès du colonel Robert pour espacer des manœuvres trop pénibles.”

Attaque de Langson par les Japonais : sa conduite au feu

Témoignage du colonel Vernières, grièvement blessé dans l'attaque : “Le 9 mars, deux minutes avant le déclenchement des combats, le

médecin commandant Clerc extirpe de leur logement son adjoint, le docteur Bagarry, sa femme et leur fille, et les conduit à l'intérieur de la citadelle. Toute la nuit et la journée du lendemain, il se dépense sans compter auprès des cent quarante grands blessés qu'on lui amène à cadence accélérée, soignant et opérant sans discontinuer. Le 10 mars vers 17h00, quand les Japonais pénètrent dans l'hôpital, il se porte seul à leur rencontre, protégé, de façon plus que symbolique, par le brassard de la Croix Rouge. Il doit à la présence d'un médecin japonais parlant anglais de ne pas être décapité sur-le-champ...”

Son action médicale pendant la captivité à Langson (11 mars – juin 1945)

Le médecin commandant Clerc demeure le médecin-chef de l'hôpital militaire et de l'hôpital civil – qu'il visite régulièrement - mais désormais il s'attache à défendre ses blessés, à les soigner et à assurer leur survie. Il va :

- protéger, avec une énergie farouche, ses cent quarante blessés, tous grièvement atteints et dont certains ont peu de chances de survivre, en les soustrayant, autant que possible, au tri japonais “à la baïonnette”, quand, “le 11 mars, le commandement japonais décide d'exterminer tous les blessés pouvant se tenir debout. Son intervention fut primordiale et, grâce à sa résistance opiniâtre – les Japonais le mirent à genoux, dansant autour de lui la danse du samouraï et le menaçant de décapitation,





seuls une dizaine d'entre eux dut subir le sort des valides" et fut, dès le 11 au soir, "embrochée à la baïonnette et achevée à coups de pioche, avec le commandant Lucas et tous les rescapés du fort Négrier".

- préserver son matériel de chirurgie et sa pharmacie : "le médecin commandant Clerc fit des prouesses pour subtiliser à la convoitise des Japonais, qui en avaient un besoin urgent, les instruments chirurgicaux et la pharmacie". Il témoigne lui-même ainsi : "les Nippons interdisent l'accès à la salle d'opération et aux appareils de stérilisation. Il faut opérer sous la véranda en stérilisant les instruments par ébullition. Dès la pointe du jour, je me mets au travail ; peu après, des groupes hilares et narquois envahissent l'hôpital, me regardant travailler, puis fouillent partout, enlevant instruments de chirurgie et pansements ; sans cesse il faut recommencer la stérilisation". Il gardait sur lui les bistouris, ciseaux et autres, les stérilisant au dernier moment, ainsi que les médicaments les plus prisés, notamment les sulfamides qu'il distribuait en cachette à ceux qui en avaient besoin". (*Témoignages du commandant Y. Le Guen et de l'adjudant-chef L. Muller, alias sergent A. Mengelatte*).

- assurer la survie des blessés. "Dès le premier jour de captivité, le médecin commandant Clerc porta toute son énergie sur l'intendance, n'attendant rien de ses geôliers ou si peu. Il aiguilla les quelques valides miraculés vers la recherche de denrées. Les infirmiers et les premiers rétablis, au péril de leurs vies, pillent le reliquat des stocks de l'Intendance. Des mulets, poulains, porcs, déambulant dans la caserne, disparaissent mystérieusement. Le manque d'eau se fait sentir tout autant que le besoin de sortir de la caserne pour voir ce qui se passe et chercher à connaître du destin de nos compagnons. Le commandant Clerc a l'initiative d'annoncer aux Japonais que le seul puits alimentant l'hôpital contient des membres humains, résultat d'amputations et que cette eau est dangereuse à consommer. C'est ainsi qu'affolés, les Japonais autorisent la collecte de l'eau dans la rivière Song-Ky-Cong". (*Témoignages du commandant Le Guen et de l'adjudant-chef L. Muller, alias sergent A. Mengelatte*).

"Enfin, un jour de juin 1945, nous partîmes pour regagner Hanoï. Au moment de quitter le commandant Clerc, demeuré quelque temps encore avec les grands blessés intransportables, silhouette toujours impeccable, élégante même dans sa simple blouse blanche, je me disais -notre bataille a duré quelques heures pour certains, quelques jours pour d'autres. Lui, le commandant a lutté cent jours, pied à pied pour sauver et maintenir en vie le dernier carré des défenseurs de Lang Son -. Salut toubib ! "

(*Témoignage du commandant Chomette, alors sous-lieutenant, rescapé du fort Brière de l'Isle*).

"A période exceptionnelle, homme providentiel. Le médecin commandant Georges Clerc assumait avec courage, obstination et abnégation une tâche ardue, périlleuse, que seul il pouvait remplir dans des conditions aussi précaires et aussi dramatiques." (*commandant Y. Le Guen*)

Sa citation à l'ordre de l'armée :

Est nommé au grade de chevalier de la Légion d'Honneur (JORF du 07/07/1946) Georges Clerc, médecin chef de la Province et de la subdivision militaire de Langson (Tonkin).

"Officier au moral sans défaillance, animé des plus belles vertus militaires. Médecin chef de l'hôpital de Langson, au cours de l'attaque japonaise du 9 mars 1945, a déployé les plus belles qualités professionnelles. Grâce à ses interventions pratiquées sous le feu de l'ennemi, a sauvé de nombreuses vies. Par son habileté, son calme, son courage, a été un exemple pour ses subordonnés et ses blessés."

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre 1939-1945 avec palme.

Sa carrière ultérieure

Le médecin commandant Clerc poursuivit en Afrique équatoriale française, en Océanie, au Maroc, à Madagascar et en Côte d'Ivoire où il fut médecin chef de la Zone d'Outre-Mer n°IV, sa carrière de médecin colonial. Il la termina avec le rang de médecin général, titulaire de la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, de la croix de guerre 39-45 avec palmes et de la médaille des épidémies.

Général Armel Le Port d'après les témoignages et les documents du commandant Yves Le Guen et de l'adjudant-chef Léonard Muller, alias Albert Mengelatte, respectivement président et vice-président de l'Amicale des Anciens de Langson et du Tonkin.

